

## DISTIQUES

*La brise est folle et douce et caressante, et joue  
Dans vos cheveux mon rêve, amant de votre joue...*

*La lune est blonde et tendre ainsi que vos cheveux,  
Et, ses rayons s'en vont à vous comme mes vœux...*

*Le lac est grand et calme, et ses eaux éternelles  
Désirent mes regards comme moi vos prunelles...*

*Le sol est dur et noir : l'on ne voit plus les fleurs ;  
Et moi songeant à vous, je l'arrose de pleurs...*

*La nuit est belle et fière, et l'âme des étoiles  
Brille en mon cœur ainsi que tes yeux que tu voiles...*

*Le jour est blond et clair, et pâmé de plaisir,  
Se lève pour vous voir ainsi que mon désir...*

*La fleur s'épanouit ainsi qu'une lumière :  
Parcèlement mon cœur à votre amour première...*

*Le ciel est rayonnant sous l'unique clarté  
Du soleil éternel comme votre beauté...*

*Mais, vous avez laissé mon cœur au bord du rêve  
Se plaindre sur les ors d'une brûlante grève...*

*Je viens l'offrir encor, déesse, à votre autel,  
Puisque par la souffrance, il se fut immortel ;*

*Puisque par la douleur il renait à la vie ;  
Puisque par votre amour en votre âme assouvie,*

*Il poursuit le bonheur, cet éternel passant  
Qui ne laisse après lui que des pleurs et du sang...*

*Henry Degrandis.*

de L'École Littéraire.

## LA GRAND'ROUTE

A François Coppée, en hommage respectueux.

" Au travailleur qui lui rend son fusil  
de guerre la France ne revient-elle pas  
tout de suite donner des outils et l'occa-  
sion de s'en servir ? "

(François Coppée. Extrait du *Journal*, 7 avril 1898).

## I

Au rapport ! Au rapport ! Tonnait le sergent de semaine, et les hommes de la compagnie, sachant que le jour de la libération était arrivé, se ruèrent en cercle autour du sous-officier prêt à lire les ordres du colonel.

Un silence se fit. Le gradé lut :

" Les hommes de la classe libérable seront renvoyés dans leurs foyers à la date du 7 septembre. La subdivision de Saint-Malo, prendra le train de 9 hrs 6 minutes, la subdivision de Saint-Lo, le train de 10 hrs, (ligne de Normandie). Enfin les hommes de la région qui n'ont pas droit aux voies ferrées pour leur rapatriement quitteront la caserne à 2 heures."

—C'est tout, rompez !

Et le cercle fut rompu.

—Nous partons ensemble, caporal ? dit d'une voix joyeuse le petit Marlet, soldat de 1ère classe à la 8ème compagnie.

Et le caporal d'escouade Pléan soupira :

—Où, Marlet, nous partons ensemble.

—Mais quoi, caporal, vous n'avez pas l'air heureux d'avoir fini vos trois ans !

—Pardon, reprit le gradé, mais hélas ! Je suis seul, sans famille, sans toit et... sans le sou ! Où vais-je aller ? Je n'ai pour moi que la route — la grand' route ! Je vais être obligé de faire le chemineau en attendant de trouver du travail !

—Mais quel est votre métier caporal : n'êtes-vous pas cultivateur ?

—Je l'étais ; mais, hélas...

—Les hommes de la classe à verser leurs effets d'équipement, au magasin de la Cie.

Et la voix du fourrier mit fin à la conversation du caporal et du premier soldat.

## II

Pléan était un gars normand très grand, très fort, respirant la santé ; le vrai paysan du Cotentin élevé au milieu des champs, et nourri de cette nourriture saine et abondante que riches et pauvres prennent chaque jour dans nos fermes de Normandie.

Avant son service, ce bon garçon vivait avec sa mère sur une petite ferme louée assez cher pour ce qu'elle rapportait ; mais la mère économe, le fils vaillant, trouvaient le moyen de vivre et même de mettre quelques écus de côté. Quand l'âge d'entrer au service arriva pour son fils, la mère Pléan voulut néanmoins continuer la *faisance valoir* ; mais le domestique qu'elle prit ne faisait pas le travail du fils absent. De plus, la vieille tomba malade ; le peu d'économies qu'elle possédait fut vite dépensé, à l'aisance succéda la gêne et le propriétaire de la ferme, ne voyant pas d'argent rentrer, fit saisir le bétail.

Tout fut vendu, et la vieille en mourut de chagrin.

Pléan, très bon soldat, avait bien obtenu quelques permissions pour aller voir sa mère ; à l'époque de la moisson, il put même obtenir un mois de congé. Mais malgré cela, il n'arriva pas à payer les dettes faites pendant la maladie de sa mère et pour s'en acquitter, il vendit le mobilier de la pauvre demeure, ne gardant que ses effets. Puis résigné, triste jusqu'à la mort, il reprit le chemin de la caserne.

## III

Les galons de caporal l'attendaient à son arrivée. Il en fut d'abord tout joyeux, prévoyant pour plus tard un autre grade qui lui permettrait peut-être de rester à l'armée.

Mais son caractère, son amour du travail manuel, son habitude de la vie des champs lui démontrèrent bientôt que rester sous les drapeaux, n'était pas pour lui une carrière : il décida qu'il ne rengagerait pas.

Les mois passèrent.

Aimé des soldats, estimé de ses chefs, Pléan allait partir du service sans punitions graves bien qu'ayant servi deux ans dans le grade ingrat de caporal. Et au moment de partir, lui qui avait entrevu le jour de la libération comme un jour de joie, heureux d'avoir payé la dette à la patrie, mais heureux aussi de la liberté reconquise, le voilà saisi d'une affreuse tristesse : car il n'avait pas de toit, il n'avait pas de travail, et il n'avait pas le sou !

Suivant la promesse faite à Marlet, Pléan sortit de la caserne avec lui.

Presque inconscient, plongé dans de tristes pensées, le pauvre caporal suivit sans mot dire le jeune soldat ; mais lorsque les limites de la ville furent franchies, lorsque les hommes se trouvèrent seuls sur la route déserte au milieu de la campagne, Pléan s'arrêta.

—Où vais-je par cette route ? s'écria-t-il. A quoi me sert de m'aventurer ainsi sans but ? Ne dois-je pas plutôt mendier maintenant un peu de pain pour ce soir et un gîte pour la nuit ? Mais va-t-on me croire, ne vais-je pas être mis à la porte dès la première ferme où je vais me présenter ? Et dire que je suis un honnête homme, qui ne demande qu'à gagner le pain nécessaire à sa vie !

— Si l'on me chasse, si je ne trouve pas une âme charitable pour me comprendre, que va-t-il me rester pour toute ressource ? Hélas ! le ciel pour toit, la route pour lit et l'herbe pour nourriture !

Et il crispa les poings...

—Ne vous faites pas tant de bile, caporal, lui dit le petit Marlet. Mon père, heureux de me revoir, va vous donner le gîte pour ce soir et demain ; dans la commune, nous vous trouverons du travail ; d'ailleurs vous n'êtes plus pour moi le caporal Pléan, vous êtes mon ami, n'est-ce pas ?

Et sans dire un mot les deux soldats se serrèrent la main, tandis qu'une larme de reconnaissance brillait dans l'oeil du caporal.

## IV

L'accueil fait par le père Marlet au supérieur de son fils fut très cordial ; et dès le matin suivant on lui chercha une place dans les fermes voisines.

Après bien des démarches, un paysan dont le fils allait faire ses 28 jours accepta les services du caporal, tout en faisant remarquer qu'il n'aimait pas à prendre chez lui des *hors-venus*, sans domicile, et sans certificat !

Pléan voulut exposer son cas, mais le vieillard méfiant lui imposa silence !

—Tout-cela, mon bel ami, ce sont des phrases toutes faites pour les besoins de votre cause. Enfin je vous prends pour un mois, mais tâchez de marcher droit, car je n'aime guère en général les gens qui courent les grand'routes !

Pléan, se voyant du travail pour un mois se tut et la tête en feu, lui — l'honnête garçon, le brave serviteur de la patrie, le gradé sans reproches — accepta sans mot dire toutes les observations du vieux fermier.

Peu à peu, cependant il sut se faire mieux voir par son maître. Adroit, intelligent et travailleur, il conquit même son estime, et ce fut presque avec peine que les 28 jours de son fils terminés, le vieillard congédia son domestique.

Le travail dans les fermes diminuait. Les foins, les récoltes, tout était rentré et l'automne approchait, la mauvaise saison allait venir — Pléan ne trouvant pas de travail dans le village, résolut de chercher ailleurs tout en se rapprochant de la ville où il pourrait, pour l'hiver, trouver une occupation quelconque. Il marcha pendant des journées entières, errant de ferme en ferme, de village en village, de commune en commune ; mais, hélas ! partout c'était le même refus, partout la même réponse ; par charité quelquefois on lui donnait une soupe et un coin dans une écurie pour y passer la nuit. Et le matin, dès le jour, on le mettait à la porte en le suivant des yeux avec méfiance : Car " ces chemineaux, c'est capable de tout," disait un jour une vieille femme en le voyant s'éloigner après lui avoir fait l'aumône d'une croûte de pain !

## V

Un jour cependant un peu d'espoir revint au pauvre désespéré. Dans une grande ferme non loin de la ville, on lui fit des propositions, modestes il est vrai, mais qui lui assuraient du pain pour l'hiver. De courte durée fut son espoir.

Pléan avait rencontré dans cette maison une servante qui était de son pays. Le malheureux garçon raconta à sa payse son malheur — la mort de sa mère — ses trois années de service, ses misères au sortir de la caserne, enfin l'espérance qu'il gardait de pouvoir cependant réussir à vivre d'abord ; à économiser quelques sous ensuite, puis enfin redevenir son maître et vivre sur une petite ferme.

Un amitié sincère unit bientôt les deux enfants d'un même clocher et ils se jurèrent de s'aimer.

La fille était jolie et le premier garçon de ferme lui avait déjà fait plusieurs déclarations. Voyant l'amitié qui s'établissait entre cette fille et le dernier valet de la ferme, il en conçut une violente jalousie, et résolut de faire mettre à la porte le malheureux garçon.

L'occasion bientôt s'en présenta ; le maître avait déjà été averti par son premier domestique, qui était en même temps son homme de confiance, des relations amicales qui existaient entre la servante et Pléan. Le garçon jaloux avait grossi démesurément l'histoire, et du roman honnête qui se jouait à la ferme, il avait fait une affaire à scandale.

Un jour de fête au village, pendant que tous s'amusaient bruyamment sur la place publique on envahissaient le café du bourg, Pléan, qui était libre, alla rejoindre à travers champs son amie qui était de garde ce jour-là et devait soigner les bestiaux. Les deux amis passèrent une grande partie de l'après-midi ensemble ; et, le soir venu, ils s'aiderent pour ramener aux étables le troupeau entier.

Sur la route, de nombreuses voitures passaient, bondées de paysans rentrant chez eux après une journée passée en fête.

Toutes passaient à une allure folle, car si les chevaux n'avaient pas eu double ration d'avoine, ils avaient triple coups de fouet, excités qu'étaient les voituriers par le bon cidre et le *Calvados* (\*).

(\* On appelle *Calvados* d'excellente eau-de-vie de cidre que l'on vend en Normandie et qui tire son nom du département où elle se fabrique spécialement.